[Traduction]

INFLUENCES SUR LES GROUPES LINGUISTIQUES AUTOCHTONES ET IMMIGRANTS AU CANADA : SIMILARITÉS ET DIFFÉRENCES

Brian Harrison est sociologue et consultant. Il a occupé plusieurs postes en recherche supérieure au sein du gouvernement fédéral à Statistique Canada et à Patrimoine canadien. Il est l'auteur de nombreuses publications de recherche et articles de littérature grise portant sur les langues au Canada. Son travail porte sur des thèmes tels que l'évolution des groupes linguistiques, le transfert linguistique, l'apprentissage des langues intergénérationnel et le bilinguisme. Il détient une maîtrise en sociologie et un baccalauréat en sociologie et en économie de l'Université Carleton.

Mary Jane Norris est démographe et consultante ; elle se spécialise dans la recherche autochtone depuis 35 ans. Elle a occupé plusieurs postes en recherche supérieure au sein du gouvernement fédéral, incluant aux Affaires indiennes et du Nord Canada, à Statistique Canada, et à Patrimoine canadien. Ses domaines de recherche et de publication sont les suivants : les langues autochtones et la démographie, notamment la démographie des langues ; l'urbanisation ; la mobilité et la migration ; et la projection démographique. Son héritage ancestral est mixte : autochtone et non-autochtone, avec des racines familiales chez les Algonquins de Pikwákanagán (Golden Lake), dans la vallée d'Ottawa. Mary Jane détient une maîtrise en sociologie et un baccalauréat en sociologie et en économie de l'Université Carleton.

RÉSUMÉ

Cette étude fournit une analyse des données de recensement sur les facteurs démographiques, familiaux et communautaires liés à la croissance, à la continuité et à la situation des langues autochtones et d'immigrants au Canada, sur une période de recensement de 15 ans, soit de 1991 à 2006. Cette étude suit l'évolution des trois principales langues autochtones (le cri, l'inuktitut et l'ojibwa) et des trois principales langues d'immigrants (le chinois, l'italien et l'allemand) durant la période de 1991 à 2006 et examine les facteurs associés aux changements observés dans leur population et certains indicateurs linguistiques. Des données liées à la langue maternelle, la langue parlée à la maison et la connaissance, tirées des quatre derniers recensements (1991, 1996, 2001 et 2006), sont fournies pour ces langues.

INTRODUCTION

Les populations autochtone et immigrante présentent des spécificités très différentes en termes de caractéristiques géographiques, démographiques, sociales et économiques, mais des facteurs similaires influent sur les deux groupes en ce qui a trait à la taille et la croissance des groupes de langues. Ces facteurs peuvent globalement être classés en facteurs démographiques, familiaux, communautaires et liés aux médias.

Les facteurs démographiques sont ceux qui influent sur la croissance et la taille de toute population. Les groupes linguistiques autochtone et immigrant du Canada sont tous deux assujettis à l'influence de la fécondité et de la mortalité ; en revanche, le troisième facteur, la migration internationale, n'est pas une considération importante dans le cas des autochtones, mais il est particulièrement important pour le groupe linguistique des immigrants, qui peut connaître une fluctuation marquée sur de courtes périodes de temps, selon les tendances d'immigration.

Les facteurs familiaux influent directement sur la situation linguistique et sur la possibilité de conservation et de continuité de la langue des autochtones et des immigrants. Dans une famille à deux parents, la connaissance de la langue de chaque personne aura un effet sur la langue parlée à la maison et sur la tendance à transmettre une langue aux enfants. Par exemple, si un époux parle l'anglais et une langue autre qu'une des langues officielles[1] et que l'autre parle seulement l'anglais, alors l'anglais devient généralement la langue parlée à la maison. Même si l'un des époux a une certaine connaissance de la langue non officielle, le couple choisit généralement la langue qui facilite et maximise la communication, et c'est souvent la langue officielle, que ce soit le français ou l'anglais.

Les enfants sont portés à adopter la langue officielle comme langue maternelle quand la langue maternelle de l'un des parents est une langue officielle et que celle de l'autre parent ne l'est pas[2]. Avec la diversification du Canada, la tendance des gens à choisir des partenaires qui diffèrent d'eux dans plusieurs dimensions sociales s'est accrue, et l'exogamie linguistique a augmenté de façon similaire (Harisson, 1997). La migration interne, en particulier la migration rurale-urbaine, par exemple entre les collectivités/réserves autochtones et les zones urbaines, peut également accroître la probabilité d'exogamie linguistique, en particulier dans les zones urbaines où les partenaires potentiels dont la langue maternelle est une des langues officielles sont beaucoup plus nombreux que ceux dont la langue maternelle est une langue traditionnelle (Norris, 2009). Les tendances en matière de mariage au sein d'une même communauté linguistique ont des implications importantes sur la transmission intergénérationnelle des langues autochtones et des immigrants. Les personnes dont la langue maternelle est une langue non officielle qui choisissent un partenaire de même langue maternelle sont beaucoup plus susceptibles de transmettre cette langue à leurs enfants.

Les facteurs communautaires reflètent les possibilités de parler la langue en dehors du domicile. Le nombre et la concentration des personnes parlant une langue dans une zone donnée influeront sur la tendance relative à la conservation de cette langue. De plus, le nombre de personnes dans la communauté pouvant seulement parler une langue autochtone ou une langue d'immigrants a une influence, étant donné que toute communication avec ces personnes se limite à cette langue. Enfin, la présence d'institutions qui encouragent l'utilisation d'une langue dans la communauté a une influence. Des institutions telles que des églises et des centres multiculturels et autochtones (ex. centres d'accueil) peuvent offrir des occasions d'utiliser et de conserver une langue non-officielle.

La disponibilité de presse écrite et de presse parlée ou électronique dans les langues autochtones ou d'immigrants peut également favoriser la conservation des langues. Il est admis que les émissions de télévision ou de radio en langue autochtone[3] jouent un rôle important pour aider à conserver les langues et la culture. De même, de nombreuses langues d'immigrants sont utilisées par des fournisseurs de services de radio et de télévision dans tout le Canada. Des livres, des magazines et des journaux sont également disponibles dans des langues autochtones ou d'immigrants.

ÉVOLUTION DE CERTAINES LANGUES AUTOCHTONES OU D'IMMIGRANTS : DONNÉES ET APPROCHE

Cette étude fournit une analyse de données fondées sur le recensement touchant les facteurs démographiques, familiaux et communautaires liés à la croissance, à la continuité et à la situation des langues autochtones et d'immigrants au Canada, sur une période de recensement de 15 ans, soit de 1991 à 2006. Cette étude examine l'évolution de langues données, soit les trois langues autochtones et les trois langues d'immigrants les plus fréquemment signalées en 2006. Les données de recensement sur la langue – langue maternelle, langue parlée à la maison et connaissance – sont tirées des quatre derniers recensements, soit 1991, 1996, 2001 et 2006, pour les trois principales langues autochtones (le cri, l'inuktitut et l'ojibwa) et les trois principales langues d'immigrants (le chinois, l'italien et l'allemand); et pour les dernières, il a aussi été tenu compte du lieu de naissance et de la période d'immigration. L'analyse prend aussi en considération la comparabilité des données sur les langues entre les divers recensements.

GROUPES LINGUISTIQUES AUTOCHTONES

En raison d'une multiplicité de facteurs - historiques, sociétaux, culturels, économiques, géographiques et démographiques - il existe aujourd'hui près de quatre-vingt-dix langues autochtones différentes au Canada (Norris, 2010). Les facteurs historiques comprennent par exemple des événements associés à la colonisation et à l'héritage du système des pensionnats, qui ont conduit à l'interdiction de l'utilisation de la langue indigène par les enfants autochtones. Aujourd'hui, les forces des langues dominantes et de la mondialisation, des environnements urbains hors des collectivités autochtones, ainsi que l'exigence et la nécessité d'utiliser les langues dominantes dans la vie quotidienne à l'école, au travail et dans le marché peuvent présenter des défis pour la conservation et la survie des langues. Comme pour les autres langues minoritaires, l'exposition continue des personnes avec des langues plus dominantes, combinée à la nécessité de les utiliser dans la vie quotidienne, peut être un puissant catalyseur du déclin des langues autochtones.

Facteurs démographiques et considérations liées à l'apprentissage des langues : taille de la population, continuité de la langue, acquisition d'une langue seconde et âge des personnes s'exprimant dans la langue en question

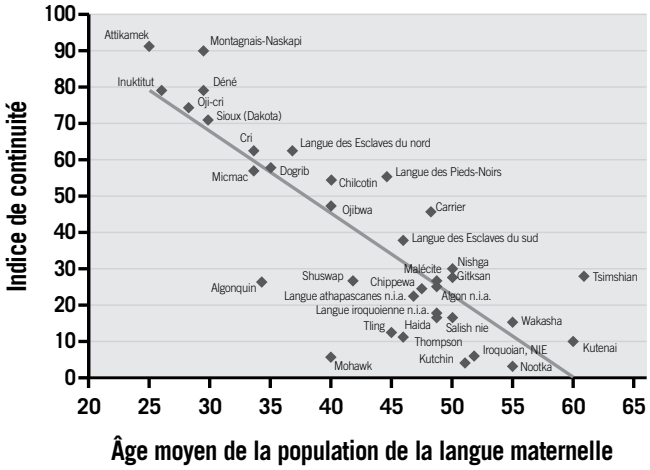
Il y a un certain nombre de facteurs démographiques à prendre en considération pour évaluer l'état des langues autochtones. D'abord et avant tout, il y a la taille de la population de langue maternelle autochtone ou de langue autochtone parlée à la maison. Étant donné qu'il faut un grand nombre de personnes s'exprimant dans une langue pour en assurer la viabilité à long terme, plus le nombre de personnes qui parlent cette langue est important plus grandes sont ses chances de survie. En 2006, environ 222 000 personnes ont signalé avoir pour langue maternelle une langue autochtone. Toutefois, les langues varient considérablement en ce qui a trait à la taille des populations de langue maternelle. Chacun des trois plus grands groupes linguistiques autochtones présente une population de langue maternelle comptant plus de 25 000 personnes, notamment le cri (85 000), l'ojibwa (25 600) et l'inuktitut (environ 33 000). En revanche, les langues menacées sont rarement parlées par plus de quelques milliers de personnes, et souvent, elles le sont par quelques centaines seulement. Par exemple, la plus petite population de langue maternelle enregistrée lors du recensement de 2006 est le kutenai, parlée par seulement 100 personnes (Norris, 2011b).

La continuité linguistique fait référence à la transmission naturelle d'une langue maternelle de génération en génération, de parent à enfant, par son utilisation à la maison. L'utilisation d'une langue à la maison permet aux enfants d'acquérir une langue maternelle autochtone, ce qui contribue à la conservation de cette langue. L'utilisation d'une langue à la maison est essentielle pour l'évaluation de sa viabilité et peut être établie au moyen d'un indice de continuité.[4] Généralement, les langues qui présentent un fort

indice de continuité sont celles qui sont parlées par une population importante, comme l'inuktitut et le cri, et certaines langues moins importantes mais tout de même non négligeables (p.ex. l'attikamek, le déné), quoique certaines langues parlées par des populations importantes, comme l'ojibwa, présentent un indice de continuité relativement faible. Les langues menacées parlées par des populations de moins de 1 000 personnes (p.ex. le nishga, le haida) tendent à présenter le plus faible indice de continuité.

L'âge moyen des personnes qui ont pour langue maternelle une langue autochtone ou qui parlent une langue autochtone à la maison constitue également une considération importante, en indiquant la mesure dans laquelle la langue a été transmise à la jeune génération. L'âge constitue un indicateur important de l'état et de la viabilité ou du fort déclin d'une langue — en substance, plus les personnes dont c'est la langue première sont jeunes, plus la langue est en santé. La figure 1 illustre la forte association linéaire inverse entre la continuité de la langue et l'âge moyen de la population de langue maternelle. Les langues viables comme l'inuktitut et l'attikamek sont caractérisées par des populations de langue maternelle relativement jeunes (âge moyen 22-25 ans) et par une continuité correspondante élevée. En revanche, pour les langues menacées comme l'haida et le Wakashan, les populations de langue maternelle sont généralement plus âgées (âge moyen de l'ordre de 50 ans et plus) et les indices de continuité sont très faibles (Norris, 2011b).

Figure 1 : Langues autochtones du Canada : Indice de continuité par âge moyen de la population de langue maternelle, Canada, 2006



Source : Recensement 2006, données non ajustées (Norris, 2011 b, Table 1, p.24)

Toutefois, les facteurs relatifs à l'âge et à la continuité n'expliquent pas tout, car l'acquisition d'une langue seconde est particulièrement répandue chez les jeunes générations qui parlent une langue menacée. La « capacité de parler la langue ou la connaissance de la langue » fournit des indications sur la façon dont les différentes générations ont appris leur langue, comme langue parlée à la maison, comme langue maternelle ou, plus tard dans la vie, comme langue seconde. Par exemple, le kutenai compte l'une des plus anciennes populations de langue maternelle avec un âge moyen de 60 ans et l'un des plus faibles indices de continuité avec onze personnes sur cent de langue maternelle kutenai qui le parlent comme langue dominante à la maison. Pourtant l'indice d'habileté[5] en 2006 indique qu'il y a presque deux personnes (généralement jeunes d'âge moyen de 45 ans) qui parlent la langue pour chaque personne dont c'est la langue maternelle, ce qui indique que les jeunes générations sont plus susceptibles d'apprendre le kutenai en tant que langue seconde (Norris, 2011b, tableau 1, p. 24). Les tendances d'acquisition de langue seconde sont aussi plus prononcées en dehors des réserves, en particulier dans les zones urbaines et chez les jeunes (Norris et Jantzen, 2003).[6]

Transmettre une langue à la génération suivante : essentiel pour la survie

La transmission d'une langue d'une génération à une autre est le principal facteur pour la survie et la conservation des langues autochtones. La croissance des populations de langue maternelle autochtone est attribuable aux taux de fécondité relativement élevés de la population autochtone, combinés à la transmission intergénérationnelle.[7]

Contrairement aux autres langues non-officielles ou ancestrales[8] au Canada, les langues autochtones sont généralement indigènes au pays et ne peuvent pas se reposer sur l'immigration pour maintenir ou accroître leur population, contrairement à ce que l'on a observé pour la croissance du groupe de langue maternelle chinoise. Ainsi, la transmission de la langue des parents aux enfants est essentielle pour toutes les langues indigènes étant donné que les enfants autochtones sont les personnes qui les parleront dans le futur.

Bon nombre des facteurs qui influent sur la transmission intergénérationnelle d'une langue maternelle autochtone sont associés à son utilisation continue comme principale langue parlée à la maison, surtout sur une base quotidienne — idéalement, comme langue « parlée le plus souvent à la maison », tel que le soulignent les recommandations de la Commission royale sur les peuples autochtones (CRPA, 1996). Pourtant, diverses dynamiques peuvent influer sur l'utilisation des langues traditionnelles à la maison — par exemple, le cycle de vie et la transition de l'adolescence à l'âge adulte ; la résidence au sein et hors des collectivités autochtones, dans les réserves ou dans les zones urbaines ; la migration vers les et hors des collectivités et zones urbaines ; la constitution de familles et le mariage avec un partenaire parlant une autre langue (exogamie) ou l'éducation des enfants dans une autre langue ; l'entré dans la vie active.

Les faibles perspectives d'utilisation des langues menacées comme langues parlées à la maison sont associées à un certain nombre de facteurs. Par rapport aux personnes qui parlent des langues viables, les personnes qui parlent des langues menacées sont plus susceptibles de : se marier ou avoir des enfants avec des personnes qui ne parlent pas une langue autochtone ; vivre dans une zone urbaine et hors des collectivités autochtones ; être des personnes âgées dont c'est la langue première et, chez les jeunes générations, avoir plus de chances d'avoir appris leur langue traditionnelle en tant que langue seconde (Norris 2003).

La recherche montre qu'une langue le plus souvent parlée à la maison est plus susceptible de devenir la langue maternelle

de la génération suivante. Cependant, l'utilisation régulière d'une langue autochtone à la maison, même si elle n'est pas la principale langue parlée à la maison, peut aider les personnes dont c'est la langue première à maintenir leur langue maternelle, et les autres, à l'apprendre comme langue seconde. Cela pourrait être particulièrement significatif pour l'apprentissage des langues menacées qui, si elles sont parlées à la maison, ne sont peut-être pas la langue parlée « le plus souvent », mais le sont au moins « régulièrement » (Norris et Jantzen, 2003 ; Norris, 2008, 2011). Dans les zones urbaines, en particulier dans les grandes villes, les personnes qui utilisent une langue parlée à la maison sont considérablement plus susceptibles de parler leur langue traditionnelle de façon régulière plutôt que le plus souvent, une tendance qui contraste de façon très marquée avec celle qui est observée dans les réserves (Norris, 2011b ; 2011c ; 2012).

Familles et communautés : continuité linguistique, transmission de la langue et exogamie

La famille et la communauté sont des facteurs importants dans la transmission de la langue des parents aux enfants, qui influent sur le fait que les enfants apprennent la langue autochtone en tant que langue maternelle ou langue seconde, ou la parlent à la maison. Les meilleures conditions pour qu'un enfant apprenne une langue autochtone en tant que langue maternelle et la parle à la maison, se retrouvent au sein des familles pour lesquelles la langue est fortement présente à la maison, et où la langue autochtone est la langue maternelle des deux parents ou du parent pour les familles monoparentales établies dans des collectivités autochtones. Cependant, de nombreux enfants autochtones ne vivent pas dans de telles conditions d'apprentissage idéales, ni ont un ou des parent(s) de langue maternelle autochtone, comme l'indique la baisse continue à long terme de la continuité, les enfants représentant une proportion de plus en plus faible de la population de langue maternelle autochtone et étant de plus en plus susceptibles d'apprendre une langue autochtone en tant que langue seconde, en particulier pour les langues menacées et dans les zones urbaines (Norris, 2003 ; 2007 ; 2008).

Dans une famille comprenant les deux parents, la tendance à transmettre une langue aux enfants est considérablement plus faible lorsque la langue autochtone est la langue maternelle de seulement un des parents, par opposition aux deux parents (Norris, 2003). L'exogamie reflète généralement les effets tant liés à la taille de la population qu'à l'intégration. Un niveau élevé de mariages avec des partenaires parlant une autre langue et d'éducation des enfants dans une autre langue (exogamie) est associé à une baisse de la continuité de la langue.

Une analyse des données de recensement de 1996 (Norris, 2003 ; Norris et MacCon, 2003) a révélé une forte association linéaire inverse entre la continuité linguistique et l'exogamie (pourcentage d'enfants nés de mariages mixtes) en ce qui a trait à la transmission des différentes langues autochtones.

Ces tendances concordent avec l'étude de Harrison (1997) sur les langues des immigrants basée sur le recensement de 1991. Les langues viables sont caractérisées par des indices de continuité linguistique extrêmement élevés (supérieurs à 80 % ou plus de personnes parlant une langue maternelle autochtone) et de faibles taux d'exogamie (20 % et moins d'enfants de mariages mixtes). L'inuktitut en est un exemple avec un index de continuité de 86 % et un indice d'exogamie de 19 %) ; tandis que les langues menacées comme le kutenai ont tendance à présenter des index de continuité extrêmement faibles (20 % ou moins parlant la langue comme langue maternelle) et des taux d'exogamie de l'ordre de 90 %. Les taux de continuité et d'exogamie correspondants pour les plus importants groupes des Premières Nations sont : Pour le Cree, 70 % des locuteurs le parlant comme langue maternelle à la maison, et 30 % d'enfants de mariages mixtes ; Tandis que pour l'Ojibwa on a respectivement 55 % et 47 %.

Les collectivités autochtones, notamment les réserves d'Indiens inscrits des Premières Nations et les communautés inuites du Nord, favorisent clairement la conservation et la transmission des langues autochtones, comme le montrent les importantes populations de langue maternelle et les taux de continuité élevés. Les Premières Nations, les Métis et les Inuits diffèrent considérablement dans leur niveau d'urbanisation (Norris et Clatworthy, 2011) et leur situation linguistique. En 2006, une proportion relativement élevée d'Inuits (63 %) et d'Indiens inscrits résidant dans des réserves (46 %) ont signalé avoir pour langue maternelle une langue autochtone, par rapport aux populations d'Indiens non-inscrits (2,4 %) et de Métis (2,6 %) vivant dans des milieux plus urbanisés (Norris, 2011b). Ces tendances ont également été observées lors des précédents recensements (Norris, 1998, 2003, 2007).

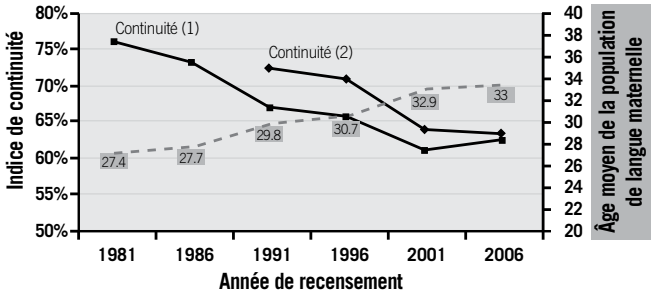
L'utilisation comme langue principale et la transmission en tant que langue maternelle ou langue première, qui donnent idéalement les meilleures perspectives pour les langues autochtones, tendent à être difficiles en milieu citadin. L'effet des langues dominantes que sont le français et l'anglais dans la vie quotidienne est manifeste dans les tendances d'utilisation des langues autochtones dans les foyers urbains, où ces langues sont rarement utilisées comme langue principale et où les perspectives de transmission intergénérationnelle de la langue maternelle sont donc faibles. Toutefois, il semble que les autochtones qui résident en milieu urbain trouvent d'autres stratégies pour apprendre et parler leur langue traditionnelle, qui sont peut-être plus réalisables dans un environnement urbain. Au lieu d'être réalisé par l'utilisation comme langue principalement parlée et transmise de façon intergénérationnelle à la maison, les langues traditionnelles sont transmises comme langue régulièrement utilisée à la maison et par leur apprentissage comme langue seconde (Norris, 2011b ; 2011c ; 2012).

Tendances des langues autochtones liées à la croissance de la population, à la continuité et au vieillissement

La baisse à long terme de l'utilisation importante des langues autochtones à la maison réduit effectivement les chances des enfants d'acquérir la langue traditionnelle de leurs parents en tant que langue maternelle, et contribue ainsi au vieillissement de la population de langue maternelle. Au cours de la période de 20 ans examinée, soit de 1981 à 2001, pour de nombreuses langues autochtones, en particulier les langues menacées, la langue parlée à la maison est passée de la langue traditionnelle à une langue non autochtone. Dans l'ensemble, la baisse continue de l'indice de continuité d'environ 76 à 61 correspond au vieillissement de la population de langue maternelle, dont l'âge moyen a augmenté de

cinq ans et demi, passant à 33 ans en 2001. Cependant, l'analyse des récentes tendances indique une certaine stabilisation au cours de la période de 2001 à 2006 (figure 2) (Norris and Snider, 2008, p.226).

Figure 2 : Langues autochtones - Indice de continuité et âge moyen de la population de langue maternelle, Canada, 1981 à 2006



Source : Recensements de 1991-2006 (Norris and Snider, 2008, Figure 1, p. 226)

L'impact de l'érosion à long terme des langues autochtones à la maison et la baisse de la transmission intergénérationnelle est évident aujourd'hui. En 2006, sur les 1,2 million de personnes désignées comme des autochtones (Premières Nations, Métis ou Inuits) au Canada, 220 000, soit environ un sur cinq (19%), ont signalé avoir pour langue maternelle une langue autochtone. Un nombre plus important – 252 000, soit 21% des autochtones – ont déclaré pouvoir converser dans une langue autochtone, ce qui implique que des personnes ont appris leur langue traditionnelle en tant que langue seconde. Cependant, un moins grand nombre – seulement 17% – ont signalé parler une langue autochtone à la maison : 12% ont déclaré que c'est la langue qu'ils utilisent le plus souvent à la maison, et 5% ont déclaré que c'est une langue qu'ils utilisent de façon régulière à la maison.

Le tableau 1 montre les changements observés dans les groupes parlant le cri, l'ojibwa et l'inuktitut, ainsi que pour les langues autochtones en général dans la population totale, de 1991 à 2006.[9] Il convient de faire preuve de circonspection pour interpréter ces tendances, car les données n'ont pas été corrigées aux fins de comparabilité entre les trois recensements.[10]

Dans l'ensemble, la population totale signalant avoir une langue autochtone pour langue maternelle au Canada présente une augmentation d'environ 17%, soit de 190 200 en 1991 à 222 200 en 2006. Les données intercensitaires corrigées (excepté pour 2001-2006) indiquent des variations dans les tendances de croissance sur les trois périodes de recensement (quoiqu'elles ne soient pas directement comparables). Au cours de la période de 1991 à 1996, la population de langue maternelle autochtone totale a augmenté d'environ 10%; puis elle a augmenté d'environ 3% entre 1996 et 2001; ensuite, elle a de nouveau augmenté de 9% au cours de la période de 2001 à 2006 (tableau 1).

Parmi les trois langues autochtones, c'est la langue inuit des Inuktituts qui a présenté la plus forte croissance au cours des 15 dernières années, avec une augmentation de sa population de langue maternelle de près de 33%, soit de 25 000 en 1991 à 33 000 en 2006. Les trois périodes intercensitaires montrent une croissance manifeste et constante : de 12% et de 8% (corrigé) au cours des périodes de 1991 à 1996 et de 1996 à 2001, et de 11% au cours de la période de 2001 à 2006.

Par rapport à l'inuktitut, le cri et l'ojibwa ont présenté une croissance considérablement moins importante au cours des mêmes périodes. La population dont la langue maternelle est le cri a augmenté de façon générale de 3,5% (non corrigé), passant de 82 000 en 1991 à 85 000 en 2006. Les données corrigées produisent des variations dans les tendances de croissance intercensitaire de la population dont la langue maternelle est le cri, avec une augmentation de 10,5% au cours de la période de 1991 à 1996, puis une baisse de 6% entre 1996 et 2001, suivie d'une augmentation de 10% au cours de la période de 2001 à 2006.

L'ojibwa a connu la croissance la moins importante des trois langues autochtones, sa population de langue maternelle augmentant légèrement, de seulement 1% au cours des 15 dernières années (non corrigé), passant de 25 300 en 1991 à 25 600 en 2006 (dans une certaine mesure, cette croissance reflète les changements dans les tendances de signalement de l'oji-cri et de l'ojibwa). Les données intercensitaires corrigées montrent une augmentation de 5% de la population dont la langue maternelle est l'ojibwa au cours de la période de 1991 à 1996, suivie d'une baisse de 10% et 2% au cours des périodes de 1996 à 2001 et de 2001 à 2006, respectivement.

Même entre les plus grands groupes linguistiques que sont le cri, l'ojibwa et l'inuktitut, il existe des variations importantes en ce qui a trait à la situation et aux tendances. En matière de continuité et de vieillissement, l'inuktitut est manifestement la langue la plus viable et compte la population la plus jeune des trois; il est suivi du cri, puis de l'ojibwa. En plus des taux élevés de transmission intergénérationnelle de l'inuktitut, les taux de fécondité des Inuits comptent parmi les plus élevés de tous les groupes autochtones.

Au cours des 15 dernières années, les données de recensement non corrigées montrent que l'âge moyen de la population dont l'inuktitut est la langue maternelle a augmenté assez légèrement, passant de 23,8 en 1991 à 26 ans en 2006. Par rapport à l'inuktitut, les personnes qui parlent le cri sont plus âgées, l'âge moyen passant de 28,6 ans en 1991 à 33 en 2001 et restant inchangé en 2006. Dans le cas de l'ojibwa, la population de langue maternelle est plus âgée, l'âge moyen passant de 35 ans en 1991 à 40 ans en 2006; cependant, la population totale qui le parle, quoique vieillissante, est constamment restée plus jeune que sa population de langue maternelle, en moyenne, atteignant l'âge de 39 ans en 2006 – ce qui est probablement attribuable aux jeunes qui apprennent l'ojibwa comme langue seconde (tableau 2).

Les tendances de vieillissement des populations parlant le cri et l'ojibwa reflètent la baisse à long terme de l'utilisation de ces langues comme langues parlées à la maison et, par conséquent, de leur transmission intergénérationnelle. Alors que l'indice de continuité du cri a baissé, passant de 74 en 1991 à 62 en 2001, et restant inchangé en 2006, l'indice de continuité de l'ojibwa a baissé de façon considérable, passant de 62 à 45 en 2001, puis augmentant légèrement à 47 en 2006. En revanche, la continuité de l'inuktitut semble être assez forte et stable, avec une baisse relativement faible, de 88 en 1991, à 79 en 2006.

Ces différentes tendances dans la croissance et le vieillissement de la population dont la langue maternelle est

Tableau 1 : Langue maternelle, langue parlée à la maison, connaissance de la langue et indices donnés[1] pour le cri, l'ojibwa et l'inuktitut, de 1991 à 2006, population totale (autochtones et non-autochtones), Canada

VARIABLES ET INDICES LINGUISTIQUES	LANGUE MATERNELLE	LANGUE PARLÉE À LA MAISON A	LANGUE PARLÉE À LA MAISON B	NB. DE PERS. PARLANT LA LG (CONNAISSANCE)	INDICE DE CONTINUITÉ	INDICE DE CONNAISSANCE SEC. LANGUE	INTERCENSAL PERCENTAGE IN M.T. POPULATION	!!!!	!!!!!	!!!!
Langues autochtones	**(LM)**	**Principal - Le plus souvent (2) (LPM)**	**Régulièr. [2] (LPM)**	**Connaissance (NPL)**	**LPM/LM X 100**	**NPL/LM X 100**	**Donnés recens. non corrigées**	**Corrigé pour recensement incomplet [3]**	**Données non corrigées**	**Corrigé pour recensement incomplet [3]**
	Données des recensement non corrigées						**%**	**%**	**%**	**%**
1991										
Cri	82 070	60 855	S/O	93 825	74	114	1986-1991 Ne s'applique pas ici			
Ojibway	25 260	15 680	S/O	30 430	62	120				
Inuktitut	25 000	21 905	S/O	26 805	88	107				
Total langues autochtones	190 165	138 110	S/O	217 885	73	115				

							1991-1996 LM		1991-1996 Connaissance	
1996							**Non corrigé**	**Corrigé**	**Non corrigé**	**Corrigé**
Cri [4]	87 555	62 605	S/O	102 215	72	117	6,7	10,5	8,9	*Données corrigées non disponibles*
Ojibway [4]	25 885	14 300	S/O	31 630	55	122	2,5	5,5	3,9	
Inuktitut	27 780	23 875		30 405	86	109	11,1	11,1	13,4	
Total langues autochtones	208 610	146 105	S/O	243 790	70	117	9,7	12,1	11,9	

							1996-2001 LM		1996-2001 Connaissance	
2001							**Non corrigé**	**Corrigé**	**Non corrigé**	**Corrigé**
Cri [3]	80 070	49 755	22 200	97 230	62	121	-8,5	-6,2	-4,9	-3,1
Ojibway [3]	23 515	10 565	7 975	30 505	45	130	-9,2	-10,1	-3,6	-6,0
Inuktitut	29 690	24 350	5 255	32 775	82	110	6,9	7,5	7,8	*8,7*
Total langues autochtones	203 285	129 340	52 055	239 620	64	118	-2,6	-3,3	-1,7	*Non disponible*
Ens, des réponses	203 290	129 340	52 055	244 400	64	120				

							2001-2006 LM		2001-2006 Connaissance	
2006							**Non corrigé**	**Corrigé**	**Non corrigé**	**Corrigé**
Cri	84 910	52 650	21 360	99 945	62	118	6,0	10	2,8	7
Ojibway	25 575	11 905	9 260	32 465	47	127	8,8	-2	6,4	-2
Inuktitut	32 970	25 985	6 550	36 265	79	110	11,0	S/O	10,6	S/O
Total langues autochtones	222 210	139 795	55 050	258 290	63	116	9,3	*Non disponible*	7,8	*Non disponible*
Ens, des réponses	222 235	139 805	55 045	261 925	63	118				

1991-2006	**% chang. en 1991 - 2006**			
Cri	3,5	-13,5	S/O	6,5
Ojibway	1,2	-24,1	S/O	6,7
Inuktitut	31,9	18,6	S/O	35,3
Total	16,9	1,2	S/O	18,5

(1) Basé sur les réponses uniques et multiples indiquant une langue maternelle autochtone, une langue autochtone parlée à la maison ou la connaissance d'une langue autochtone.

(2) La langue parlée à la maison de façon « régulière » a été introduite dans le recensement de 2001 ; l'indice de continuité est calculé avec la langue parlée « le plus souvent » à la maison.

(3) Les données ont été corrigées afin de rendre compte des différences corrigées dans les réserves indiennes recensées de façon incomplète entre les recensements.

(4) Quatre réserves au Manitoba présentaient des changements dans les tendances de signalement pour le cri, l'ojibwa et l'oji-cri entre 1996 et 2001, indiquant une augmentation pour l'oji-cri et une baisse correspondante pour le cri et l'ojibwa. Par conséquent, les données liées à ces réserves ont été exclues dans les changements de pourcentage corrigé entre 1996 et 2001. Par ailleurs, l'oji cri a été présenté comme une langue distincte à partir du recensement de 1996 ; il n'était pas disponible de façon distincte en 1991, mais était inclus dans la catégorie des langues algonquiennes, n.i.a.

Sources : a) Données non corrigées du recensement : recensement de1991 : Norris (1998), Statistique Canada, catalogue no 11–008 Langues autochtones, tableau, p. 13 ; Recensement de 1996 : Norris et Jantzen (2003), Des gens d'ici : les autochtones en milieu urbain ; tableau 1, p. 96-97 ; Recensement de 2001 : Norris (2007), Statistique Canada, catalogue no 11–008 ; tableau 2, p. 23 ; Recensement de 2006 : Norris (2011), *Études des politiques des autochtones,* tableau 1, p. 24. *b) Changements des pourcentages intercensitaires : 1991-1996 corrigés sur la base des calculs antérieurs (1998) de Norris (disponible seulement pour les données sur la langue maternelle, pas pour la connaissance) ; 1996-2001 corrigés à partir de : Statistique Canada – catalogue no 96F0030XIE2001007 : *Peuples autochtones du Canada : un profil démographique,* tableau p. 21 ; et 2001-2006 corrigés à partir de Statistique Canada – catalogue nº 97-558 : *Peuples autochtones du Canada en 2006 : Inuits, Métis et Premières nations, Recensement de 2006,* tableau 24, p 50 ; et Norris 2007, Statistique Canada – catalogue nº 11-008, tableau 2 p. 23.

l'inuktitut, le cri ou l'ojibwa reflètent les impacts différents de la famille, de la communauté et de l'urbanisation. Une analyse des données de recensement de 2006 (Norris, 2011b ; 2012) montre que l'inuktitut est la langue la moins urbanisée des trois, avec seulement 4% de la population dont l'inuktitut est la langue maternelle résidant en ville, suivi du cri, avec 14,5%, puis de l'ojibwa, avec 22%, dont la population est la plus urbanisée. De même, en termes d'utilisation de la langue à la maison, parmi les personnes qui parlent l'inuktitut à la maison, 80%, utilisent l'inuktitut comme principale langue parlée à la maison, les 20% restants la parlant de façon « régulière ». En revanche, 44% des personnes qui parlent l'ojibwa à la maison parlent leur langue traditionnelle de façon « régulière » plutôt que « très fréquente ». Dans le cas du cri, environ 30% des personnes qui parlent le cri à la maison le font de façon « régulière » plutôt que « très fréquente ». Ces trois langues diffèrent également en ce qui a trait aux caractéristiques liées à la famille et à l'exogamie. C'est l'inuktitut qui présente le taux d'exogamie le plus faible pour 1996, avec 19% des enfants dont la langue maternelle est l'inuktitut ayant un de leurs parents ou les deux qui ont contracté un mariage mixte, par rapport à 31% et 47% des enfants dont la langue maternelle est le cri ou l'ojibwa, respectivement (Norris, 2003 ; Norris et McCon 2003).

Enfin, pour les trois langues, ainsi que pour les langues autochtones en général, la population ayant la capacité de parler une langue autochtone a connu la plus forte croissance tandis que la population ayant une langue autochtone comme langue principale parlée à la maison a affiché la croissance la plus faible. Dans l'ensemble, entre 1991 et 2006, le nombre de personnes qui parlent une langue autochtone a augmenté de 18,5% par rapport à 17% pour la population de langue maternelle, tandis que le nombre de personnes ayant une langue autochtone comme langue principale parlée à la maison a très peu augmenté, de seulement 1%. Les taux et les tendances varient entre les trois langues. L'ojibwa a présenté une augmentation relativement plus importante de sa population capable de parler la langue par rapport à sa population de langue maternelle : en 2006, 32 500 personnes étaient capables de parler l'ojibwa, par rapport à 25 600 personnes dont c'était la langue maternelle. Cela donne un indice de « connaissance » ou de langue seconde de 127, ce qui signifie que, pour 100 personnes dont la langue maternelle est l'ojibwa, 27 l'ont appris comme langue seconde. Le fait que l'ojibwa présente l'indice de connaissance ou de langue seconde le plus élevé des trois langues concorde avec le fait qu'il est le plus urbanisé et met en évidence la tendance d'apprentissage des langues autochtones comme langues secondes dans les zones urbaines.

GROUPES LINGUISTIQUES IMMIGRANTS

Le tableau 3 montre les changements observés dans les groupes linguistiques chinois, italien et allemand. Ces trois groupes linguistiques ont été choisis parce que ce sont les trois langues non officielles les plus fréquentes signalées lors du recensement de 2006.

Il y a eu un changement considérable dans le groupe de langue maternelle chinoise, car les chiffres ont presque doublé, passant d'un peu plus d'un demi-million en 1991 à plus d'un million en 2006. Cette augmentation est largement attribuable à l'immigration. Le recensement de 2006 a recueilli de l'information sur le lieu de naissance et la période d'immigration. Ces données montrent que, en 2006, il y avait 441 000 immigrants de République populaire de Chine ou de Hong Kong (région administrative), qui étaient arrivés au Canada entre 1991 et 2006. De plus, 53 000 personnes arrivées au Canada durant cette période étaient nées à Taiwan.

Le nombre de personnes parlant le chinois à la maison a augmenté un peu plus lentement que la population de langue maternelle. Environ 800 000 personnes ont signalé parler le chinois à la maison en 2006. La population capable de parler le chinois a plus que doublé au cours de la période de 15 ans allant de 1991 à 2006, tandis que l'indice de continuité du chinois, de 77%, est beaucoup plus élevé que celui de l'italien ou de l'allemand.

Tableau 2 : Âge moyen de la population de langue maternelle autochtone ou connaissant une langue autochtone,pour le cri, l'ojibwa et l'inuktitut, population totale (autochtones et non-autochtones),Canada,1991 à 2006

	ÂGE MOYEN DE LA POPULATION							
LANGUES AUTOCHTONES	LANGUE MATERNELLE AUTOCHTONE [1]				CONNAISSANCE DE/CAPACITÉ DE PARLER UNE LANGUE AUTOCHTONE [1]			
	Âge moyen en années – Données de recensement non corrigées [2]							
Années de recensement	**1991**	**1996**	**2001**	**2006**	**1991**	**1996**	**2001**	**2006**
Cri	28,6	30,2	33,0	33,0	28,7	29,9	32,4	33,0
Ojibwa	35,2	36,2	40,1	40,0	33,8	34,9	38,0	39,0
Iuktitut	23,8	23,9	25,1	26,0	23,6	23,9	25,0	26,0
Total des langues autochtones	29,8	31,0	32,9	34,0	29,7	30,4	32,1	33,0

Remarques : (1) Les âges moyens sont calculés pour les populations en fonction des réponses uniques et multiples indiquant une langue maternelle autochtone ou la connaissance d'une langue autochtone. (2) Il faut faire preuve de circonspection pour les comparaisons intercensitaires de données de recensement non corrigées liées aux langues autochtones, étant donné les différences intercensitaires dans les données recueillies, le recensement incomplet des réserves, les rapports, le contenu et les questions.

Sources : Données de recensement non corrigées sur l'âge moyen : Recensement de1991 : Norris (1998), Statistique Canada, catalogue no 11–008 Langues autochtones, tableau, p. 13 ; Recensement de 1996 : Norris et Jantzen (2003), Des gens d'ici : les autochtones en milieu urbain ; tableau 1, p. 96-97 ; Recensement de 2001 : Norris (2008), Entre espoir et adversité : la jeunesse autochtone et l'avenir du Canada'. Édition spéciale de Horizons 10 (1), tableau 1, 65 ; Recensement de 2006 : Norris (2011), *Études des politiques des autochtones,* vol. 1, no 2, tableau 1, p. 24.

Un facteur qui favorise la conservation et la croissance du groupe linguistique chinois au Canada est le nombre important de personnes parlant le chinois qui résident dans des régions métropolitaines de recensement (RMR) données. En 2006, il y avait dans la RMR de Toronto 411 000 personnes dont la langue maternelle était le chinois, et 325 000 dans la RMR de Vancouver.

Les deux autres grands groupes de langues non officielles qui figurent dans le tableau 3 ont présenté une baisse des chiffres liés à la langue maternelle entre 1991 et 2006. Le nombre de personnes ayant l'italien pour langue maternelle a baissé dans chacun des recensements au cours de la période de 15 ans, présentant une baisse générale de 539 000 à 477 000. Le nombre de personnes utilisant l'italien à la maison a baissé de façon marquée, soit de 288 000 à 170 000, tandis que le nombre de personnes parlant l'italien a présenté une baisse modérée, soit de 702 000 à 661 000. La différence importante entre les chiffres liés à la langue maternelle et à la langue parlée à la maison est liée au fait que l'indice de continuité n'était que de 36 en 2006, alors qu'il était de 54, quinze ans plus tôt. L'indice de connaissance est assez élevé (139), ce qui indique que de nombreuses personnes sont encore capables de parler la langue même si ce n'est pas celle qu'ils utilisent le plus souvent à la maison.

L'Italie était le pays source de nombreux immigrants au Canada durant la période d'après-guerre jusqu'à 1971, mais il est venu relativement peu d'immigrants d'Italie entre 1991 et 2006. En fait, le recensement de 2006 a recensé seulement 7 000 personnes nées en Italie et venues au Canada durant la période de 15 ans examinée ici. Par conséquent, contrairement au groupe linguistique chinois, l'immigration n'a pas eu beaucoup d'effet sur le groupe italien. Cependant, comme le groupe chinois, il existe des concentrations géographiques qui favorisent le maintien et l'utilisation de la langue. Quelque 186 000 personnes ayant l'italien pour langue maternelle vivaient dans la RMR de Toronto en 2006, et 120 000, dans la RMR de Montréal.

La baisse du nombre de personnes signalant avoir l'allemand pour langue maternelle a été moins importante que celle du nombre de personnes signalant avoir l'italien pour langue maternelle. Le groupe de langue maternelle allemande a baissé, passant de 491 000 en 1991 à 467 000 en 2006. Le nombre de personnes signalant parler l'allemand à la maison a légèrement baissé, passant de 134 000 à 128 000, tandis que l'indice de continuité a été le plus faible des trois groupes pour chacun des recensements. Cependant, un nombre assez important de personnes étaient toujours capables de parler l'allemand (623 000).

En 2006, contrairement aux groupes chinois et italien, une forte proportion de la population de langue maternelle allemande ne vivait pas dans des régions métropolitaines de recensement spécifiques. Toutefois, le nombre de personnes nées en Allemagne ayant immigré durant la période de 1991 à 2006, soit un total de 22 000, représentait plus de trois fois le nombre de personnes venant d'Italie.

Bien que nous ne disposions pas des données les plus récentes pour analyser la tendance des personnes de langue maternelle chinoise, italienne ou allemande à se marier en dehors de leur groupe linguistique, des études antérieures (Harrison, 1997) ont clairement démontré que les personnes de langue maternelle chinoise étaient beaucoup plus susceptibles d'avoir un époux de même langue maternelle. Lorsque les deux époux ont la même langue non officielle comme langue maternelle, ils sont beaucoup plus susceptibles de la transmettre à leurs enfants comme langue maternelle que les couples de langues maternelles différentes.

Tableau 3 : Langue maternelle, langue parlée à la maison, connaissance de la langue et indices donnés (1) pour le chinois, l'italien et l'allemand, 1991-2006

	LANGUE MATERNELLE	LANGUE PARLÉE À LA MAISON	POPULATION PARLANT LA LANGUE	INDICE DE CONTINUITÉ	INDICE DE CONNAISSANCE
	(M.T.)	(H.L.)	(N.S.)	H.L. / M.T. X 100	N.S. / M.T. X 100
1991					
Chinois	516 870	430 090	557 300	83	108
Italien	538 685	288 290	701 910	54	130
Allemand	490 635	134 460	684 950	27	140
Total langues non officielles	4,099,890	2,463,435	4,981,600	60	122
1996					
Chinois	736 015	630 520	791 160	86	107
Italien	514 410	258 050	694 125	50	135
Allemand	470 505	134 615	654 260	29	139
Total langues non officielles	4 598 290	2 556 830	6 564 305	56	143
2001					
Chinois	872 400	724 105	1 028 440	83	118
Italien	493 985	217 065	680 970	44	138
Allemand	455 540	122 435	635 520	27	140
Total langues non officielles	5 202 240	3 308 980	7 508 840	64	144
2006					
Chinois	1 034 090	796 145	1 202 705	77	116
Italien	476 905	170 330	660 945	36	139
Allemand	466 650	128 345	622 650	28	133
Total langues non officielles	6 147 840	3 472 130	8 570 785	56	139

Remarque : Le chinois, l'italien et l'allemand ont été les trois langues non officielles les plus fréquentes signalées lors du recensement de 2006. Le chinois comprend le mandarin, le cantonais, le hakka, le taïwanais, le teochew, le fou-kien et le shanghaihua ainsi qu'une catégorie résiduelle (les langues chinoises non spécifiées autrement). Toutes les données liées à la langue maternelle et à la langue parlée à la maison comprennent les réponses uniques et les réponses multiples.

Source : Statistique Canada, recensements de 1991, 1996, 2001 et 2006

CONCLUSION

Le principal objectif de cette étude était de suivre l'évolution des trois principales langues autochtones (le cri, l'inuktitut et l'ojibwa) et des trois principales langues d'immigrants (le chinois, l'italien et l'allemand) au cours de la période de 1991 à 2006 et d'examiner les facteurs associés aux changements observés. Les trois groupes de langue autochtone ont connu une croissance au cours de cette période, la plus forte augmentation ayant été enregistrée pour l'inuktitut (environ 33 %). Parmi les langues d'immigrants, le groupe de langue maternelle chinoise a considérablement augmenté, de plus de 100 %, doublant une population d'environ 517,000 pour arriver à plus d'un million, tandis que les groupes de langue maternelle italienne et allemande ont baissé.

La taille du groupe linguistique est un facteur qui diffère considérablement entre les langues autochtones et les langues d'immigrants. L'allemand, le plus petit des groupes linguistiques immigrants étudiés, comptait une population de langue maternelle de 467 000 en 2006, tandis que le cri, le plus important groupe linguistique autochtone, comptait une population de langue maternelle de 85 000.

La concentration géographique du groupe linguistique est un autre facteur qui diffère considérablement lorsqu'on compare les langues autochtones et les langues d'immigrants. Il existe de fortes concentrations de groupes linguistiques immigrants (chinois, italien) dans certaines régions métropolitaines de recensement et cela favorise la continuité et la connaissance de ces langues. En revanche, une concentration des groupes linguistiques autochtones a tendance à se produire dans les petites collectivités autochtones, dans les réserves ou les peuplements, où la majorité des gens parlent la langue autochtone, ce qui contribue au maintien de ces langues.

Manifestement, le rôle de l'immigration a été important dans l'évolution des langues chinoise, italienne et allemande,

contrairement à celui des langues autochtones. L'immigration a très largement contribué à la croissance exceptionnelle du groupe de langue maternelle chinoise entre 1991 et 2006, comme cela a été le cas pour d'autres langues non officielles lors de décennies antérieures.

L'indice de continuité, qui montre la relation entre la langue maternelle et la langue parlée à la maison, a indiqué un niveau élevé de continuité pour les groupes linguistiques de l'inuktitut, du cri et du chinois, et des niveaux beaucoup moins élevés pour l'ojibwa, l'italien et l'allemand. Les études montrent que l'exogamie linguistique constitue un facteur important qui peut conduire au déclin de l'utilisation des langues autochtones et d'immigrants à la maison.

Dans tous les cas, l'indice de connaissance, qui est la relation entre la population capable de parler une langue et la population de langue maternelle, a montré que les langues étudiées sont apprises comme langues secondes. Les groupes linguistiques qui ont connu la plus forte croissance, tant pour les langues autochtones que pour les langues d'immigrants, au cours de la période de 15 ans examinée, ont présenté les plus faibles indices de connaissance. Ainsi, le groupe linguistique chinois présentait un indice de connaissance de 116 en 2006, et l'inuktitut, un indice de connaissance de 110. Ces langues à forte continuité ont davantage tendance à être apprises comme première langue (langue maternelle) que les autres langues étudiées.

Enfin, le fait que les langues autochtones, contrairement aux langues d'immigrants, sont indigènes au Canada et ne peuvent pas se reposer sur l'immigration pour maintenir leur population a des implications importantes quant au rôle de l'apprentissage en tant que langue seconde pour leur survie. Parler une langue menacée comme langue seconde pour les nouvelles générations d'autochtones « [traduction]… pourraient avoir un impact important pour aider à conserver leur langue autochtone tandis que les quelques personnes âgées de première langue restantes disparaissent… les tendances actuelles de revitalisation et d'apprentissage en tant que langue seconde indiquent que ces langues pourraient ne pas nécessairement disparaître étant donné que les jeunes générations de personnes qui les apprennent comme langue seconde pourraient assurer leur continuité en tant que langues « survivant de façon indirecte » (Norris, 2011a ; Moseley, 2007).

NOTES

[1] Au Nunavut et dans les Territoires du Nord-Ouest, les langues autochtones ont un statut « officiel ». Toutefois, dans le contexte de cet article, l'expression langues officielles fait référence au français et à l'anglais.

[2] Dans le cas plus spécifique de familles à deux parents, les différences de genre existent, tel qu'une plus grande tendance des parents à transmettre une langue non officielle aux enfants si c'est la mère, plutôt que le père, qui parle une langue non officielle (Norris, 2009).

[3] La presse parlée et électronique accroît la sensibilisation aux langues autochtones et la connaissance de ces langues dans tout le Canada, notamment dans les collectivités du Nord. Le Réseau de télévision des peuples autochtones (APTN) diffuse à l'échelle nationale des programmes préparés par, destinés aux et portant sur les peuples autochtones, et 30 % des programmes sont offerts dans un certain nombre de langues autochtones (Norris, 2010).

[4] L'indice de continuité (LPM/LM) mesure la continuité d'une langue ou sa vitalité en comparant le nombre de personnes qui parlent la langue à la maison au nombre de personnes dont c'est la langue maternelle. Un ratio inférieur à 100 indique un certain déclin de la langue (c.-à-d., pour chaque groupe de 100 personnes de langue maternelle autochtone, moins de 100 utilisent encore cette langue à la maison). Plus le ratio est faible, plus grand est le déclin.

[5] L'indice d'habileté (Cn/LM) compare le nombre de personnes qui disent pouvoir parler une langue autochtone au nombre de personnes dont c'est la langue maternelle. Si, pour chaque groupe de 100 personnes parlant une langue autochtone donnée, plus de 100 personnes (sur l'ensemble de la population) peuvent parler la langue, certaines d'entre elles l'ont apprise comme langue seconde, à l'école ou à un autre moment de leur vie. Un tel indice peut indiquer un certain degré de résurgence de la langue.

[6] Il convient cependant de préciser que, en ce qui concerne l'acquisition d'une langue seconde, divers niveaux de maîtrise peuvent être représentés parmi les répondants au recensement qui signalent connaître la ce qui indique qu'il faut faire preuve de circonspection lorsqu'on examine les implications de l'acquisition d'une langue seconde pour la transmission et la continuité d'une langue.

[7] Dans une moindre mesure, les adultes qui réapprennent leur langue maternelle et le nombre plus important de personnes qui signalent avoir une langue maternelle autochtone peuvent également avoir contribué à la croissance.

[8] "[traduction] une langue ancestrale [est] une langue autre que l'anglais ou le français. À part des langues Aborigènes, les langues ancestrales sont un phénomène importé. Les immigrants et leurs pays d'origine ont changé considérablement pendant le dernier siècle, contribuant à une transformation majeure dans la composition des langues de la nation." (Harrison, 2000, p. 14-15)

[9] La comparabilité entre les recensements de 1996 et de 2006 est limitée dans une certaine mesure du fait que les données de cette étude n'ont pas été corrigées pour les écarts intercensitaires liés au sous-dénombrement de la population autochtone, notamment le recensement incomplet des réserves, qui peut donner lieu à une sous-estimation ou une surestimation de la répartition résidentielle des populations autochtones dans les réserves et en dehors, dans les zones rurales et urbaines (Norris et Clatworthy, 2011). Voir Norris, 2011b pour plus de détails. En dépit de leurs limites, les données de recensement non corrigées brossent néanmoins un tableau général des tendances des langues autochtones.

[10] Les données n'ont pas été corrigées pour la comparabilité intercensitaire complète entre les recensements de 2001 et 2006, ni pour la comparabilité entre les trois recensements de 1996, 2001 et 2006. Toutefois, lorsque cela était possible, les données ont été corrigées pour les périodes intercensitaires de cinq ans en ce qui a trait aux différences dans le recensement incomplet des réserves entre deux recensements, et les changements dans les tendances de signalement. Pour ces derniers, quatre réserves au Manitoba présentaient des changements dans les tendances de signalement pour le cri, l'ojibwa et l'oji-cri entre 1996 et 2001, indiquant une augmentation pour l'oji-cri et une baisse correspondante pour le cri et l'ojibwa. Par conséquent, les données liées à ces réserves ont été exclues dans les changements de pourcentage corrigé entre 1996 et 2001.

RÉFÉRENCES

Harrison, B. (1997). Language integration : Results of an intergenerational analysis. *Statistical Journal of the United Nations ECE 14* : 292.

Harrison, B. (1999). Intergenerational Language Learning. In S. Halli & L. Driedger (Eds.), *Immigrant Canada : Demographic, economic and social challenges* : 307-319. Toronto : University of Toronto Press.

Harrison, B. (2000). Passing on the Language : Heritage language diversity in Canada (Catalogue N° 11-008) *Canadian Social Trends.* Fall 2000.

Moseley, C. (Ed.) (2007). Encyclopedia of the world's endangered languages. London and New York : Routledge.

Moseley, C. (Ed.) (2010). Atlas of the world's languages in danger (3rd ed.). Paris : UNESCO Publishing. Retrieved from the UNESCO website : http://www.unesco.org/culture/languages-atlas/

Norris, M. J. (1998). Canada's Aboriginal Languages (Catalogue N° 11-008). Canadian Social Trends : 51 (Winter) : 8–16. Retrieved from the Statistics Canada website : http://www.statcan.gc.ca/pub/11-008-x/1998003/article/4003-eng.pdf

Norris, M. J. (2003). From generation to generation : Survival and maintenance of Canada's Aboriginal languages within families, communities and cities. In J. Blythe, & R. McKenna Brown (Eds.) (2003), Maintaining the links language, identity and the lands : 58–65. Proceedings of the 7th Conference of the Foundation for Endangered Languages, Broome, Western Australia : 22–24 September.

Norris, M. J. (2007). Aboriginal Languages in Canada : Emerging Trends and Perspectives on Second Language Acquisition. Canadian Social Trends, (83) : 19–27. Retrieved from : http://www.statcan.gc.ca/pub/11-008-x/2007001/pdf/9628-eng.pdf

Norris, M. J. (2008). Voices of Aboriginal youth today : Keeping Aboriginal languages alive for future generations [Special issue]. Horizons, 10(1) : 60–67. Retrieved from the Policy Research website : http://www.horizons.gc.ca/doclib/HOR_v10n1_200803_e.pdf

Norris, M. J. (2009). "The Role of First Nations Women in Language Continuity and Transition" : 313–353. In Restoring the Balance : First Nations Women, Community and Culture, Edited by Gail Guthrie Valaskakis, Madeleine Dion Stout and Eric Guimond, University of Manitoba Press.

Norris, M. J. (2010). Canada and Greenland. In C. Moseley (Ed.) (2010), Atlas of the world's languages in danger (3rd ed.) : 113–21. Paris : UNESCO Publishing.

Norris, M. J. (2011a). Aboriginal languages in Canada : Generational perspectives on language maintenance, loss and revitalization. In D. Long & Olive P. Dickason (Eds.) (2011), Visions of the heart : Canadian Aboriginal issues (3rd ed.) : 113–48. Don Mills, ON : Oxford University Press.

Norris, M. J. (2011b). Aboriginal languages in urban Canada : A decade in review, 1996 to 2006. Aboriginal Policy Studies, 1(2) : 4–67. http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/aps/article/view/8965

Norris, M. J. (2011a). Aboriginal languages in Canada: Generational perspectives on language maintenance, loss and revitalization. In D. Long & Olive P. Dickason (Eds.) (2011), Visions of the heart: Canadian Aboriginal issues (3rd ed.): 113–48. Don Mills, ON: Oxford University Press.

Norris, M. J. (2011b). Aboriginal languages in urban Canada: A decade in review, 1996 to 2006. Aboriginal Policy Studies, 1(2): 4–67. http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/aps/article/view/8965

Norris, M. J. (2011c). Aboriginal languages within Canada's friendship centre areas: State, diversity, prospects and implications, 2006 Census. In P. Dinsdale, J. White, & C. Hanslemann (Eds.) (2011), Urban Aboriginal communities in Canada: Complexities, challenges, opportunities: 249–291. Toronto: Thompson Educational Publishing.

Norris, M. J. (2012). Aboriginal languages in selected cities in Canada: A decade in review, 1996 to 2006. Part two. Aboriginal Policy Studies, 1(3): 3–28. http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/aps/article/view/12561

Norris, M.J., & Clatworthy, S. (2011). Urbanization and migration patterns of Aboriginal populations in Canada: A half century in review (1951 to 2006). Aboriginal Policy Studies, 1(1): 13–77. http://ejournals.library.ualberta.ca/index.php/aps/article/view/8970

Norris, M.J., & Jantzen, L. (2003). Aboriginal languages in Canada's urban Areas: Characteristics, considerations and implications. In D. Newhouse & E. Peters (Eds.) (2003), Not strangers in these parts: Urban Aboriginal Peoples: 93–117. Ottawa: Policy Research Initiative.

Norris, M.J. & MacCon, K. (2003): "Aboriginal Language, Transmission and Maintenance in Families: Results of an Intergenerational and Gender-Based Analysis for Canada, 1996." Pp 164-196 in Aboriginal Conditions: Research as a Foundation for Public Policy, (eds. J. White, P.Maxim, D. Beavon). Vancouver: UBC Press. http://www.ubcpress.ca/search/title_book.asp?BookID=2995

Norris, M.J., & Snider, M. (2008). Endangered Aboriginal languages in Canada: Trends, patterns and prospects in language learning. In T. de Graaf, N. Ostler, & R. Salverda (Eds.) (2008), Endangered languages and language learning: 223–231. Proceedings of the 12th Conference of the Foundation for Endangered Languages, Fryske Academy and Mercator European Research Centre, Leeuwarden, The Netherlands, 24–7 September. Retrieved from: http://www.ogmios.org/conferences/2008/FEL12_proceedings_intro.pdf

RCAP (Royal Commission on Aboriginal Peoples). (1996) Report, vol. 3, Gathering Strength and vol. 4, Perspectives and Realities. Ottawa : Minister of Supply and Services Canada.

Statistics Canada. (2003). 2001 Census : Analysis series. Aboriginal Peoples of Canada : A demographic profile (Catalogue N° 96F0030XIE2001007). Ottawa, ON : Minister of Industry. Retrieved from : http://www12.statcan.gc.ca/english/census01/products/analytic/companion/abor/pdf/96F0030XIE2001007.pdf

Statistics Canada. (2008). Aboriginal Peoples in Canada in 2006 : Inuit, Métis and First Nations, 2006 Census(Catalogue N° 97-558-XIE). Ottawa, ON : Minister of Industry. Retrieved from : http://www12.statcan.ca/english/census06/analysis/Aboriginal/pdf/97-558-XIE2006001.pdf

Statistics Canada. (2010). 2006 Census Dictionary (Catalogue N° 92-566-X). Ottawa, ON : Minister of Industry. Retrieved from : http://www12.statcan.gc.ca/census-recensement/2006/ref/dict/pdf/92-566-eng.pdf